

BUREAUX
 ROUBAIX. — 60-71, Grande-Rue. Tél. 237.33, 237.39 et 237.54.
 TOURCOING. — 23, rue Carnot. Tél. 27.
 LILLE. — 3, rue Faidherbe. Tél. 838.51.
 PARIS. — 23, boulevard Poissonnière. Tél. Provenç. 71.24.
 MOUSCRON. — 108, rue de la Station. Tél. 3.44.
ANCIENS DIRECTEURS :
 Jean Rebours
 Alfred Rebours
 Madame Alfred Rebours

Journal de Roubaix

Quotidien de Roubaix Tourcoing et de la Région

C'est la publicité qui fait vendre!

La presse française est la meilleure tribune pour annoncer vos marchandises de qualité.

PIERROT

Conte pour la Toussaint

écrit spécialement pour le « JOURNAL DE ROUBAIX » par Maxence VAN DER MEERSCH

(Prix Goncourt 1936)

Antoinette descendit du tram place Nadaud et prit le boulevard de Strasbourg, jusqu'à l'avenue Ampère. Il y avait beaucoup de monde dans les rues. Les gens portaient à deux bras, sur leur ventre, de gros pots de chrysanthèmes. Et des autos passaient, pleines de fleurs blanches, comme des voitures de mariés. Elles s'arrêtaient le long des trottoirs. Et des grappes de grosses s'accrochaient aux portières, en se disputant, pour offrir leurs services.

Avenue Ampère, Antoinette dut descendre du trottoir. Les fleuristes, avec leurs étalages de fortune, l'occupaient tout entier, et la foule se pressait autour des parterres de fleurs blanches, jaunes et pourpres, somptueuses. Antoinette n'avait pas de fleurs. Elle avait, le samedi d'avant, nettoyé et fleuri la tombe de son petit enfant. Elle n'aurait tout à l'heure qu'à acheter un bouquet de trois francs pour ne pas arriver là-bas les mains vides.

Il y avait quatre ans que Pierrot était mort. C'était un bébé de dix mois, bien portant, semblait-il. Il s'en alla en une nuit. Et, avec lui, le bonheur du ménage était parti. Antoinette était devenue malade. Laurent, son mari, avait fait la connaissance d'une voisine de la courée, la grande Berthe, une veuve qui se conduisait mal. Antoinette n'avait d'abord rien dit. Puis elle se plaignit doucement. Il y eut quelques querelles... Et, depuis cinq mois, Laurent était parti vivre avec la grande Berthe, quelque part du côté du Cul-de-Four, disait-on. Antoinette était demeurée seule dans sa petite maison du fort Sion, derrière l'église Saint-Sépulcre. Elle continuait à travailler en fabrique, rue des Arts. Mais on chômait beaucoup.

Elle atteignit le haut de l'avenue Ampère et le canal. Triste, mort, immobile, il avait, sous ce ciel gris de Toussaint, un reflet froid et terne, couleur de fer. Au fond de l'écluse, encaissée entre deux murs de briques, l'eau dormait. Mais au loin, à droite, vers le pont de la Vierge, le vent, un grand vent aigre de novembre, fouettait la surface unie, y courait en frissons moirés rapides. On ne voyait que cela: le canal, le chemin de halage noir et le long mur brun du couvent qui le longeait. Là-dessus, un ciel immense envahi de nuages fuligineux et tourmentés.

Des baraques de toile bise s'alignaient aux alentours du pont et jusqu'à la grille du cimetière. Le vent vif les agi-

M. Jacques Bardoux...



(Ph. N.Y.T.)
 ...membre de l'Institut, qui a été élu, dimanche, sénateur du Puy-de-Dôme

taient et les enflait. Les toiles claquaient comme des drapeaux. Et les marchandes de fleurs, congestionnées par le froid, battaient la semelle et buvaient du café chaud dans leurs bouteilles thermos.

Antoinette s'arrêta à l'un des étalages et choisit un bouquet.
 — Combien ?
 — Trois francs.
 — C'est cher, dit-elle par habitude.
 — Y en a à quarante sous, dit la fleuriste...

— Non, dit Antoinette... J'aime mieux celui-ci.

Elle ouvrit son porte-monnaie de cuir usé, fouilla de ses doigts minces, abîmés par la fabrique. La marchande, à son index, remarqua la coupure profonde que fait le passage du fil.

— Tiens, dit-elle, vous êtes doubleuse ? Chez qui ?
 — Chez Gaydhenne...

— On n'embauche pas ? J'ai ma fille aussi, qui est doubleuse. Elle cherche une place...

— On fait vingt-six heures, dit Antoinette.
 — Mince ! C'est pas drôle, alors !
 — Ah ! non...

Elle avait donné trois pièces d'un franc. Elle prit son petit bouquet. Et, juste en se retournant, elle heurta une grande femme en manteau bleu-de-roi, coiffée d'un élégant feutre taupé et qui portait au cou un renard fauve très chic.

Berthe !
 Les deux femmes, une secopde, se regardèrent. Et Antoinette se sentit soudain très vieillie, très fatiguée, très laide avec ses yeux tirés, ses épaules lasses, son manteau noir qui datait de l'enterrement de Pierrot et son bouquet de trois francs. Elle eut honte. Elle détourna les yeux et s'enfonça dans la foule.

Tout en descendant la grande allée du cimetière qui mène au monument d'Henri Carrette, elle essayait de rassembler ses idées, de calmer le tumulte de son cœur dans sa poitrine. Après tout, quelle importance cela avait-il ? Simple rencontre. C'était déjà très beau que Laurent n'eût pas été là. Berthe, sans doute, était allée sur la tombe de son mari... Antoinette s'efforçait de dissiper des pensées douloureuses, pour n'apporter, devant son petit Pierre, qu'un cœur pur, sans haine et sans pensée basse...

Elle traversa tout le cimetière. Elle atteignit l'endroit où l'enfant était enterré. C'était une allée paisible, non loin de l'ancien cimetière des soldats allemands. Des tombes la bordaient. La blancheur éclatante de leurs marbres et de leurs chrysanthèmes en faisait d'énormes bouquets. Tout cela, sous les arbres encore en feuilles, était joyeux, printanier presque, malgré la pesanteur grise du ciel bas d'automne. A l'assaut du long mur d'usine qui limitait le cimetière, couraient des feuillages rouges de vigne vierge. Les tombes exhalaient une odeur âcre de fleurs et de pourriture.

Pierrot avait à lui son petit carré, limité par un « entourage » de bois peint. C'était Laurent qui l'avait fait. Une plaque de marbre blanc indiquait en lettres dorées: « Souvenir des voisins »

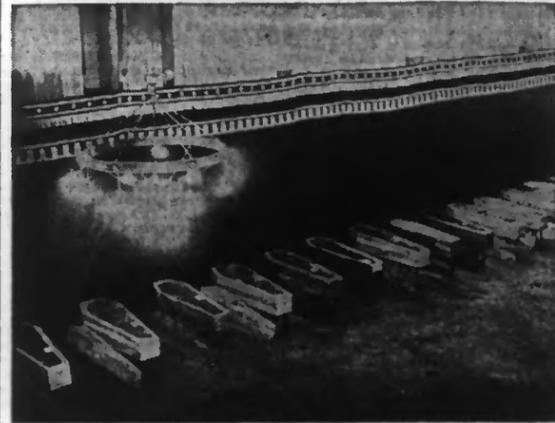
Antoinette fit « au nom du Père », regarda la tombe et la croix, revint en pensée son petit enfant et pleura.

Soulagée un peu, elle s'essuya les yeux, posa le bouquet sur le sol et prit le porte-bouquet de zinc piqué en terre pour aller le remplir d'eau fraîche.

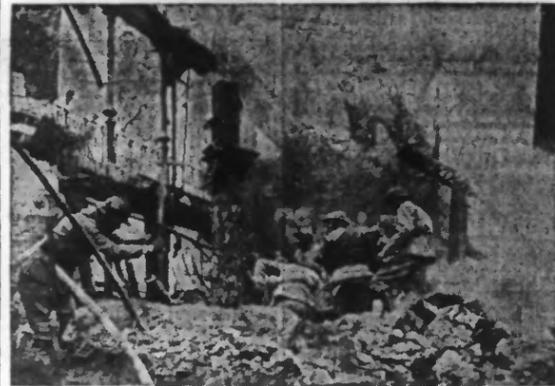
(Lire la suite page 2.)

TRENTE-HUIT CADAVRES ont été retirés des décombres de l'incendie des Nouvelles Galeries

Le ministre de l'Intérieur ordonne une enquête sur l'organisation de la lutte contre le feu à Marseille



La funèbre vision des cercueils alignés. (Ph. N.Y.T.)



La troupe enlève les décombres des « Nouvelles Galeries » (Lire l'information page 3.)

LETTRE DE LONDRES

L'OPINION BRITANNIQUE EST UNANIME MAIS DIVISÉE

sur la nécessité de renforcer la défense du pays, sur la façon de résoudre le problème

Londres.

Lorsque le Parlement britannique reprendra mardi ses travaux pour liquider la session en cours — car la nouvelle s'ouvrira solennellement une semaine plus tard par un discours du trône, — il y aura, à la demande de l'opposition travailliste, un grand débat de politique étrangère.

Il sera de nouvelle question de l'accord de Munich: on discutera sur l'affaire d'Espagne et la mise en vigueur de l'accord anglo-italien; la situation en Palestine sera évoquée, de même, d'ailleurs, que le conflit sino-japonais, mais tout donne à penser que la Chambre des Communes concentrera son attention sur le problème de la défense nationale.

Ceux qui ont applaudi au règlement de l'affaire tchécoslovaque par l'accord de Munich, comme ceux qui s'y sont résignés parce qu'ils ont vu un moindre mal ou ceux, enfin, qui n'y découvrent qu'une dangereuse capitulation devant les gouvernements totalitaires, s'accordent au moins sur un point: il ne faut pas que la prochaine crise internationale surprenne la Grande-Bretagne dans l'état d'impréparation où elle était lorsque son premier ministre se rendit à Godesberg. (Lire la suite page 2.)

DIFFICULTÉS IMPRÉVUES AU SEIN DU GOUVERNEMENT ?

M. Daladier et M. Marchandau ne concevraient pas de la même manière le redressement financier et monétaire

LE CONSEIL DE CABINET SE RÉUNIRA DE NOUVEAU AUJOURD'HUI

PARIS, 31 OCTOBRE (Minuit).

Le Conseil de cabinet de lundi, qui devait arrêter les mesures de salut économique et financier, a été ajourné à mardi. Les délibérations gouvernementales reprendront le jour de la Toussaint.

Comme bien on pense, cette décision a été très commentée dans les milieux politiques. Les bruits les plus divers l'ont accueillie. Nous nous garderons bien de les enregistrer tous, car beaucoup d'entre eux ont toutes les apparences de la fantaisie. Nous ne pouvons pas toutefois ne pas mentionner, à titre documentaire, l'opinion répandue qu'un désaccord a éclaté entre les conceptions des membres du cabinet. Selon certains, M. Daladier et M. Marchandau auraient notamment opposé des vues difficilement conciliables.

Quelle part doit être faite à la vérité de ces « on-dit » ? S'il est possible que les divergences des thèses professées devant le Conseil aient été exagérées, il semble bien, en tous cas, que leur ajustement ait été difficile. Difficile ne veut pas dire impossible, et l'annonce de la démission de M. Marchandau nous paraît prématurée, sinon absurde.

M. Marchandau et M. Daladier conçoivent le redressement financier selon une technique différente. Un compromis interviendra-t-il mardi ?

Il est facile en procédant par élimination, de limiter les questions sur lesquelles le désaccord a pu éclater.

Les décrets relatifs à la reprise économique, à la protection des travailleurs français contre les meneurs étrangers, à la définition du droit de grève, ne peuvent avoir donné lieu à de longs débats; ces mesures sont d'ores et déjà acquises et, de plus, elles ont été consacrées par l'approbation qui leur a été donnée par le congrès de Marseille.

Ce sont les mesures purement financières, et pour préciser, celles qui se rapportent à la défense même de la monnaie, qui donneraient lieu à une âpre controverse entre les ministres. Dans la journée de lundi, on parlait dans les sphères gouvernementales de décisions touchant l'or et les devises. Est-ce sur ces points précis que l'accord n'a pu se réaliser entre, le président du Conseil et plusieurs de ses collaborateurs, d'une part, et le ministre des finances, d'autre part ?

Lire page 7

LE COIN DES ENFANTS

Le général Gamelin et l'amiral Darlan en Tunisie



Après leur débarquement à Bizerte, les chefs d'état-major de l'armée et de la marine passent en revue un détachement de fusiliers-marins. (Ph. N.Y.T.)

part ? Est-il vrai que le chef du gouvernement défend un point de vue économique, alors que le ministre des finances soutiendrait des thèses liées aux seuls intérêts financiers ?

Laissons pour aujourd'hui ces questions sans réponse, mais ne s'explique-t-on pas, à la lueur de ce conseil de cabinet, pourquoi les décrets n'ont pu « sortir » avant le congrès radical ? Le désaccord qui a éclaté en pleine délibération

gouvernementale n'existait-il pas déjà à l'état latent ?

Quoi qu'il en soit du bien fondé de cette supposition, le patriotisme de nos dirigeants ne doit pas être mis en doute. Il doit les amener, dans le minimum de temps, à se rallier à une solution efficace du problème monétaire qui conditionne tous les autres.

René ROUSSEAU.

(Lire la suite page 2.)

LES ENTRETIENS DE M. GEORGES BONNET



M. FRANÇOIS-PONCET, de retour de Berlin, a été reçu lundi matin par M. BONNET avant son départ pour Rome. (Ph. Trampus.)

Paris, 31 octobre. — Rentré à Paris dimanche soir, M. Bonnet a eu lundi une journée diplomatique extrêmement active.

Dès le matin, le ministre des Affaires étrangères a reçu M. Prunas, chargé d'affaires d'Italie, qui lui demanda l'agrément du gouvernement français pour la nomination de M. Guariglia, comme ambassadeur d'Italie à Paris, puis le comte von Welck, ambassadeur d'Allemagne, qui lui exprima les condoléances du gouvernement allemand pour la catastrophe de Marseille, et enfin l'ambassadeur de Grande-Bretagne.

Au début de l'après-midi, M. Bonnet s'est longuement entretenu avec M. Coulonde, nouvel ambassadeur de France à Berlin, qui rejoindra son poste vers le milieu de la semaine prochaine et avec M. François-Poncet, qui quittera Paris dimanche pour Rome, où il vient d'être nommé ambassadeur.

Peu de temps avant de se rendre au Conseil de Cabinet, M. Georges Bonnet a également reçu M. Guillon, ancien résident de France à Tunis et M. André Corbin, ambassadeur de France à Londres. Ce dernier rejoindra son poste dès mardi matin et poursuivra avec Lord Halifax la série de ses conversations qui avaient été interrompues par suite de son départ pour Paris.

MORT DU GÉNÉRAL DEGOUTTE ancien commandant des armées du Rhin



Le GÉNÉRAL DEGOUTTE

Lyon, 31 octobre. — On annonce de Charnay (Rhône), la mort à l'âge de 72 ans, du général Degoutte, ancien commandant des armées interalliées en Rhénanie.

Le général Degoutte était grand-croix de la Légion d'honneur. Il était né à Charnay (Rhône) en 1866. Sorti de Saint-Cyr en 1889, il participa en 1906 à la campagne de Madagascar. En 1909, il entra à l'École supérieure de guerre et l'année suivante, prit part au corps expéditionnaire de Chine. En 1911, il devint directeur des études à Casablanca. Nommé lieutenant-colonel, il suivit les cours du centre des hautes études militaires.

Pendant la grande guerre, lors des attaques de Champagne en septembre 1918, il devint chef d'état-major de la 4^e armée.

En mars 1916, il fut nommé général de brigade et, à la tête de division marocaine, participa aux opérations sur la Somme et en Champagne.

(Lire la suite page 2.)



AU CIMETIÈRE. — LES DERNIERS SOINS AUX TOMBEAUX.

(Ph. J. de B.)